

B^eF 11

L'HUMOUR



FRANÇAIS

Revue Mensuelle.

publie

2 ROMANS

Baljean

(Odyssée d'un Automobiliste aux Armées)

Eugénie Rigal,

Apôtre du Féminisme

Le N° Mensuel :

30 centimes.

15 Mai 1917

N° 5

SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 15 Mai 1917

CHRONIQUES DE CAMERA :

Encaisser.

L'éternel article.

En route pour Salonique. **Sergent BLIN.**

G. V. G. EMMANUEL DES CROLLES

En avant du moulin de

Maricourt. B. ANDRÉ.

LETTRES FRANÇAISES :

Cinquième lettre :

Mme de Vrigny à Philippe. . JEAN PERDIANE.

Eugénie RIGAL :

I. Une soirée chez les Cuvelier. . B. ANDRÉ.

Évocation. H. AMIOT.

BALJEAN :

IV. La Croix de Guerre. JOSEPH DE LA PANNE.

CHRONIQUES DE CAMERA

Encaisser

Pendant les quelques années qui ont précédé la guerre, les auteurs dramatiques avaient, pour le titre de leurs pièces, lancé une mode : un simple verbe à l'infinitif en faisait tous les frais. Nous avons eu ainsi *Vouloir*, *Réussir* et le célèbre *Paraître*, de Maurice Donnay, que la Comédie Française garde précieusement à son répertoire.

Or, en cette année 1917, sur notre front, la première grande pièce de l'année vient de se jouer, douloreuse, poignante, tragique : je veux parler de notre récente offensive de Champagne. S'il faut du cran à ceux de l'avant, les poilus, acteurs sublimes, comme il faut du courage à ceux de l'arrière, spectateurs sensibles, pour assister au drame... jusqu'au bout! Car ceux qui meurent sur la scène sont leurs fils, leur père, leurs frères. Et ils meurent pour de bon. Sur le théâtre de la guerre on joue « vrai », à la manière d'Antoine, en tournant le dos au public, les civils de France, mais en faisant face aux Boches.

Mais voilà ! Le public a été déçu. On lui avait tant vanté la pièce! Il s'apprêtait à battre frénétiquement les mains et il n'en a pas eu l'occasion. Le « Chantecler » de Rostand n'a-t-il pas eu cette mésaventure! Et nous-mêmes pendant des semaines nous avons répété avec entrain les premiers actes de cette pièce

mystérieuse dont nous ignorions le dénouement. Nous n'en connaissions même pas le titre, mais au fond de notre cœur nous lui en avions trouvé un, joli : *Passer*.

Au dernier moment, on a changé l'affiche sans doute. Car on a joué : *Encaisser*!

Oui, le boxeur qui reçoit sans broncher des coups terribles « encaisse » bien.

Le poilu qui, au bout de trente-trois mois de guerre, garde sa force et sa foi « encaisse » bien.

Le civil qui, déçu, ne se laisse pas abattre « encaisse » bien.

C'est à ceux-là que la Victoire sourira.

Patience! Le match touche à sa fin. L'adversaire cogneur redoutable, use son énergie. Nous avions cru à sa défaillance, nous avions cru que ce « round » était, le dernier. Avec toutes nos forces ramassées nous avons voulu porter à l'ennemi le coup terrible qui devait l'étendre à nos pieds, vaincu. Il n'en a rien été.

Malgré tout nous lui avons tâté fortement les côtes et nous l'avons senti faiblir.

Le « knock-out » est proche.

O civils, si vous n'avez pas assisté à la pièce que vous étiez venus voir, n'élevez pas la voix pour protester.

Applaudissez plutôt!

Parce que cette pièce, , on l'a bien jouée.

CAMERA.

10 mai 1917.

Montrez l'« Humour Français » à vos amis.

— 2 —



L'éternel article

M. Charles-Humbert ayant, semble-t-il, pour l'instant « des canons, des munitions » en quantité suffisante en profite pour aborder de front la plus angoissante des questions d'actualité : la crise économique.

Et il s'écrie dans les colonnes du *Journal* :

« Produisons ! ».

C'est son nouveau cri national.

Nous l'entendrons vraisemblablement, de même que l'autre, une centaine de fois.

Alors que nous n'en avons pas encore les oreilles rebattues, il faut convenir que les révélations de M. Ch. Humbert sont intéressantes.

Pour nous mettre en humeur il commence par nous déclarer : « La crise économique n'en est encore qu'à ses débuts ; elle va s'aggraver rapidement. »

C'est une prophétie à la portée des débutants. Que le public et le gouvernement l'entendent ! Ainsi, quelle que soit la suite des événements, M. Ch. Humbert aura eu raison de parler. Car si ça va mal, on dira : « Il l'avait bien dit ! » Et si ça va bien, on dira : « Il a bien fait de réclamer. On l'a écouté. »

En passant il donne un conseil à M. Viollette : « Des restrictions sont nécessaires. Il faut qu'elles soient édictées avec netteté. » M. Ch. Humbert pense à tout ! « Il faut qu'elles soient appliquées strictement ». Oui, M. Viollette, jurez-vous que vous ne mangez pas de veau les jours sans viande !

Nos réserves s'épuisent. Le vrai remède, ce n'est pas le rationnement, c'est la production.

Donc, produisons !

— 3 —

Et M. Ch. Humbert réclame à cor et à cris de la main-d'œuvre.

Qu'on renvoie les mineurs à la mine. Sinon, pas de charbon. Et les industries nationales péricliteront.

Qu'on renvoie les agriculteurs à leurs terres Sinon, pas de blé. Alors que mangeraient les bestiaux. Car le blé est le moins cher des fourrages. L'Etat ne l'avait-il pas taxé à 33 francs alors que l'avoine, le maïs, l'orge et le sarrazin valaient de 38 à 45 francs, Ah! la taxe! la taxe!

Qu'on exploite les gisements de pétrole de l'Algérie et du Maroc. Et la carte d'essence ne sera plus nécessaire.

Qu'on utilise la houille blanche.

Qu'on utilise tout!

Nous sommes bien tranquilles. Dans quatre jours, six semaines, un an nous relirons dans le *Journal* le même article de M. Ch. Humbert — l'éternel article de M. Ch. Humbert! Car si les mots ne sont pas absolument à la même place, il n'en est pas moins vrai qu'à chaque fois, il reprend sa plume dans le même but : réclamer.

Réclamer, telle est la devise de M. Ch. Humbert. Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il réclame toujours la même chose.

Cela ne peut s'expliquer que de deux manières.

Ou bien il demande et comme il n'obtient rien, il insiste, il exige. Et il a raison.

Ou bien il veut nous faire croire qu'il est indispensable à la vie du Pays. Et il nous « bourre le crâne ».

Cette dernière hypothèse s'applique sans doute à son dernier grand succès : « Des Canons, des Munitions. »

La première hypothèse s'appliquera-t-elle à « Produisons » ?

14 mai 1917

CAMERA.

Fin des chroniques

NOS EMBUSQUÉS

En route pour Salonique !

Le sergent Beltot et le caporal Dassy cheminent tous les deux d'un petit train tranquille le long du boulevard de La Tour-Maubourg.

Tenue discrète et mains soignées, ces messieurs font leur footing de digestion.

Mobilisés dans l'Intendance, ils continuent dans le « militaire » les services indispensables qu'ils rendaient dans « le civil », à l'Hydraulique agricole.

Sans défaillance, ils produisent des états. C'est à peine si leurs bureaux sont un peu éloignés de leurs appartements où, sans trop de gêne tous les jours, ils rentrent benoîtement pour le coucher et le manger.

— Mon cher monsieur Beltot, nous terminons cet après-midi la liste tant raturée du détachement d'Orient ?

— Mon cher Dassy, je crois que M. l'Attaché ne l'a pas encore définitivement arrêtée.

— Qui donc va conduire ces cinquante hommes à Marseille ?

— Je n'en sais, ma foi, rien !... peut-être le sergent Desmontils, qui est de Palavas-les-Flots... il aurait ainsi l'occasion de faire un petit tour à sa propriété !

— Monsieur Beltot ? ne faut-il pas un sous-officier et un caporal ?... Nous serions naturellement désignés, il me semble ! Nos femmes nous rejoindraient

là-bas; elles ne seraient pas mécontentes de faire ce voyage... superbe occasion!

— C'est assez souriant, Dassy, en effet, et votre idée est heureuse. Nous examinerons cela, tout à l'heure, avec M. l'Attaché;

Ils arrivaient à la caserne qu'ils trouvèrent plus agitée qu'avant le déjeuner : des soldats s'empres-saient, allaient, venaient dans les cours, les escaliers, les magasins d'habillement.

Tous les deux pénétrèrent dans le bureau paisible où ils « travaillaient ». Les dames employées leur apprirent que, pendant leur absence, un télégramme était arrivé : le départ du détachement pour l'Orient était avancé de quarante-huit heures.

— Diable! fit Beltot, qu'en pensez-vous, Dassy?

— On pourrait essayer?

— Je vais voir l'Attaché.

Il frappa à la porte du cabinet de l'Attaché, un jeune homme à binocles.

— Ah! c'est vous, sergent Beltot? Justement, je vous demandais, mais vous étiez à votre déjeuner... dites-moi... le détachement que nous préparions pour Salonique est avancé... vous le saviez?... Non? Il faut qu'il parte ce soir même... Faites le nécessaire, je vous en prie, avec Dassy.... A ce propos, il faut deux gradés pour conduire ces hommes jusqu'à Marseille et les remettre à l'officier de là-bas. Je n'ai personne... cela vous irait, à tous deux de faire ce voyage? Trois ou quatre jours là-bas et vous revenez?

— Franchement, monsieur l'Attaché, nous allions nous-mêmes, vous le demander. C'est, assurément, une occasion peut-être unique...

— Alors, c'est entendu. Le détachement part ce soir, gare de Lyon. Je compte sur vous. Que tout soit en ordre!

Beltot revint près de Dassy, le visage rayonnant.

— Mon cher, c'est nous qui partons. On ne pou-vait imaginer circonstance plus favorable. C'est ce

soir... guère le temps de faire quelques préparatifs... mais, bast! Qu'importe! C'est six jours d'absence.., et puis, c'est la guerre, n'est-ce pas? Nous faisons prévenir ces dames; et, en route pour Marseille! Vous connaissez?

— Non!

— Moi non plus!

Leur joie puérile se concentrait sur ce voyage : une excursion qu'ils envisagaient avec bien du plaisir!

Avant tout, ils préparaient leur propre séjour là-bas; ils retinrent, par télégramme, des chambres dans un hôtel choisi.

Le soir, ils s'embarquèrent et deux jours après nos deux amis arrivaient avec leur détachement à la gare de Marseille.

Du soleil, du mouvement, des fleurs, de la gaieté .. était-ce bien la guerre? Il fallait, pour la leur rappeler, tous ces uniformes.

Ils se présentent au commissaire de gare.

— Ah! c'est vous le détachement d'Intendance que Paris envoie pour Salonique? Bien.

Il appela un sergent et un caporal qui attendaient près de son bureau. C'était eux qui à présent devaient prendre le détachement pour l'emmener à Salonique.

— Voici votre renfort arrivé, emmenez-le.

Beltot et Dassy se présentèrent. Tout de suite, pour faire connaissance, leurs deux camarades les entraînèrent au buffet.

— Cinq minutes! On a le temps, que diable!

— Alors, vous ne connaissez pas Marseille!

— Mais pas du tout. Il a fallu cette occasion pour que nous puissions venir admirer ce beau pays.

— Vous resterez quelques jours?

— Oh! quarante-huit heures tout au plus, mais nous saurons en profiter.....

L'adjoint du commissaire de gare apparut :

— On vous cherche partout; vos hommes sont des-cendus de wagons; vous ne vous gênez vraiment pas!

Vite on forme les rangs sur le quai de la gare, on fit à droite par quatre et, en avant! par les rues si joyeuses de ce Marseille de mai, vers la caserne où il fallait rapidement remplir les dernières formalités avant l'embarquement.

Beltot et Dassy étaient enchantés. Ils s'informèrent de l'adresse de leur hôtel, des promenades intéressantes, des restaurants à bouillabaisse; ils projetaient de revenir le soir même, flâner sur l'illustre Canebière et songeaient que, dès le lendemain, leurs femmes les rejoindraient. Vraiment c'était inespéré!

La conversation entamée au buffet de la gare, continua le long du chemin, très joviale, entre les camarades parisiens et les Marseillais.

— Vous êtes, disaient ceux-ci, diablement en retard; vous devriez être arrivés depuis huit jours. Le transport part ce soir; déjà plus de la moitié de l'effectif pour Salonique est embarqué. On n'attend plus que vous!

— Dire que dans quelques heures on va voguer sur les flots, reprit l'autre Marseillais, qui avait le mal de mer en sainte horreur.

— Ah, oui! vous en avez de la chance, vous autres. On voudrait bien être à votre place.

Dassy sortit de sa poche, tout en marchant, le bon de transport modèle Aⁱ et le remit à Beltot qui le tendit au sergent marseillais.

— Que voulez-vous que j'en fasse en ce moment! Non, je vous demanderai simplement pour mon camarade et moi, de garder ce bon et de conduire le détachement jusqu'à la caserne. Nous partons ce soir à cinq heures : Salonique, on n'en revient pas tous les jours, alors, n'est-ce pas, nous aurions bien voulu profiter des quelques heures de cette dernière journée!

— Qu'à cela ne tienne, dit obligeamment le sergent Beltot, mon ami le caporal et moi ne reprendrons le train pour Paris que dans trois ou quatre jours. Nous

autres, nous restons en France, nous pouvons donc vous rendre un service. Que faut-il faire?

La petite colonne descendait la Canebière, tournait à droite sur les quais animés et bruyants.

— C'est bien simple, firent les Marseillais, gardez le commandement du détachement. Et à cinq heures, nous sommes de retour et vous êtes libres.

— Entendu, fit Dassy.

Les deux Marseillais, après force poignées de mains et remerciements s'en allèrent, et nos Parisiens, seuls avec leurs hommes, arrivèrent à la caserne. Un officier les attendait.

— Ah! c'est vous qui venez de Paris?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous arrivez bien en retard! Hâtons-nous! le bateau démarre ce soir. Passez au bureau. Il est quatre heures déjà! Et dans une heure il faut que tous vos hommes soient sur le pont... Vous avez votre ordre de transport? Voyons! Cinquante hommes et deux gradés. Ça va!

Dans le bureau, à leur grand étonnement, on leur prit rapidement le paquet de livrets matricules qu'ils apportaient avec soin.

On se contenta de demander, une fois de plus! les cinquante adresses « de la personne à prévenir en cas d'accident ». Eux-mêmes durent répondre à la même question. Ils riaient sous cape quand, en murmurant, penchés côté à côté sur la table du scribe, ils dictaient le nom et le numéro de leur rue sans négliger l'arrondissement.

Il fallait qu'on leur versât le prêt des hommes. Ils attendirent dans un angle de la pièce. Eux qui avaient depuis deux mois élaboré une liste de départ pour l'Orient, ils n'imaginaient pas que dans un « bureau » on pût avec autant de célérité « expédier » cinquante hommes — inconnus — jusques à Salonique. Et ils souriaient, tranquilles, en pensant que tous ces gens pressés les inscri-

vaient, eux deux, au cadre de conduite, sur l'état de départ!

— Dassy! vous souvient-il de cet état-civil spirituellement forgé en l'absence de pièces égarées...

Beltot gardait un air sérieux pour rappeler une farce dont ils avaient bien ri et que d'autres peut-être avaient, plus tard, trouvée moins drôle. L'officier entra.

— Eh bien! ce départ est prêt? Le temps d'aller à l'appontement et c'est l'heure! Hâtons-nous.

— Mon lieutenant, tout est fait, dit le sergent-major. Voici les pièces.

— C'est bien. Vous, prenez les hommes. Ils sont dans la cour. Rassemblez et en route. Vous ne connaissez pas la ville? Bon, un planton vous conduira. Partez!

Beltot et Dassy obéirent.

— Mon cher, nous allons jusqu'au bateau, une chance de plus. Nous raconterons à ces dames notre visite d'un grand transport de l'Etat. Avez-vous vu déjà ces paquebots affrétés.

— Non, Beltot, pas encore!

— Eh bien! en temps de guerre, il faut vraiment une occasion comme celle-ci... unique vous dis-je! Quelle bonne idée nous avons eue! Toutes les chances!

Le long des quais, les hommes lourdement chargés défilèrent. Ils arrivèrent au transport. Beltot et Dassy s'intéressaient vivement à cet embarquement : quel film, dites-moi, à prendre sous ce beau ciel, quelle lumière, que de mouvement!

Ils franchirent la passerelle et se trouvèrent sur le pont, curieux, libres de leurs mouvements que ne gênait aucun équipement, car leur tenue de ville bien ajustée leur laissait toutes leurs aises.

Le quart avant cinq heures sonna.

Un officier de marine parut accompagnant l'officier commandant les troupes embarquées. On fit l'appel de tous les détachements.

— Sergeant Beltot, murmura le caporal Dassy, mais où sont donc nos deux camarades de la gare de Marseille, ceux qui tantôt sont venus nous chercher pour prendre nos hommes?

— Dassy, je ne les vois pas plus que vous, mon cher, et je trouve que ce bateau a des balancements peu agréables.

Un second officier les hêla.

— Hep! le sergent! le caporal, par ici! C'est vous le dernier détachement embarqué! Vous connaissez la consigne? Pas fumer dans l'entreport. Exercice des ceintures de sauvetage près des embarcations trois fois par jour. Descendez, faites descendre vos hommes. Ne restez pas ici, que personne ne reste sur le pont pendant la manœuvre. C'est compris?

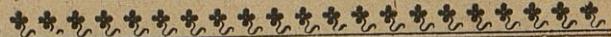
Les sirènes sifflaient.

— Tout de même! Mais on part! Beltot! mais ce n'est pas possible! Allons voir l'officier. Et les autres? Où sont-ils? Ils avaient dit cinq heures.

— Il est cinq heures, en effet, Dassy, répliqua Beltot en tirant sa montre en or, et je vois bien que nous partons, mais je ne vois rien venir. C'est inconcevable. Est-ce ainsi, au surplus, que nous pouvons être embarqués... pas habillés... pas prévenus... et nos femmes... elles vont arriver... demain!

Un remorqueur accosta, on lui lançait des amarres. On larguait celles du quai. Les Marseillais n'apparaissent pas, mais les Parisiens embarqués, bousculés à fond de cale prirent, à bord du grand transport, la route de Salonique, munis pour tout bagage, de leur tenue discrète et du chagrin violent, désespéré, que leur causait ainsi l'inavaisemblable désinvolture de camarades, complices inconscients d'une Administration pressée, qui désemboquaient, par hasard, ces fonctionnaires de carrière, mobilisés depuis trente mois dans l'enceinte fortifiée du Gouvernement Militaire de Paris.

Sergeant BLIN.



EN MARGE DE LA VOIE FERRÉE

G. V. C.

Ils étaient dix et un sergent. Ils arrivaient à leur poste, le premier jour de la mobilisation ; décidés, sérieux, à lunettes, grisonnants, maigres et obèses, gens de la ville et de la campagne, des lymphatiques et des nerveux. Tous étaient munis de fusils, évidemment, et vêtus d'éditions antiques réservées à leurs fonctions par les plus soigneux magasins d'habillement.

Ils devaient s'établir à un passage à niveau, à Barentin, sur la route du Havre à Rouen.

Le sergent leur communiqua les consignes.

— C'est bien simple, leur dit-il, vous ferez chacun deux heures de garde. Vous arrêterez tout le monde. Vous avez des cartouches? Ça va. Alors, vous savez, c'est sérieux : celui qui se refuse de s'arrêter, ça se voit tout de suite — n'hésitez pas — on tire : Pan. Il y a des Boches partout!

La garde-barrière s'approcha, on se dit bonjour en évoquant le malheur des temps ; le sergent tira de sa poche un carnet, l'ouvrit, déploya une demi-douzaine de feuillets :

— Regardez-les : c'est là-dessus que vous vous guideriez pour votre garde.

Les dix, épaules contre épaules, le cou tendu, examinèrent les différents modèles, les divers coloris et les signatures qu'on mettait sous leurs yeux.

— Ici, c'est pour les voitures à chevaux. Ça, c'est pour les officiers et les états-majors. Celle-ci, oh ! c'est pour les autos ! Attention ! Mais il n'y a pas de mots qui tiennent. N'ayez pas peur. Arrêtez bien l'auto et prenez votre temps, mais relevez bien toutes les indications exigées. Vérifiez les signatures, et puis, tenez ! Si vous êtes embarrassés, je serai toujours à l'auberge du chemins de fer, en face. Compris ! c'est là qu'on fera notre cuisine !

Le père Launiot, rétameur de son métier, aurait bien voulu être occupé à la soupe. Il ne savait pas lire. Il l'avait bien dit au sous-officier qui lui avait offert seulement ses condoléances en ajoutant : « Débrouillez-vous, mon vieux, vous ferez comme les autres, ça n'est pas si difficile que ça — vous en prendrez l'habitude.., vous reconnaîtrez bien les formats? les couleurs? les signatures? Alors!... c'est simple

Parmi les dix, il y avait un « chef » de Paris. Celui-là avait été repéré et désigné sans hésitation pour les soins variés de l'ordinaire. Déjà, il s'intéressait activement à installer ses quartiers à l'auberge même du Chemin de fer.

La garde-barrière fit ses recommandations. Ils apprirent à se défier des trains, à ne pas s'approcher trop du rail. Leurs sûretés établies, les tours de garde, au passage, s'échelonnerent sans incident.

Le service était laborieux car la route était parcourue par des autos nombreuses, des voitures de toutes espèces, et les trains étaient fréquents — à cette époque !

Les heures des repas étaient vives, enjouées; la belle humeur, l'entrain des troupes fleuries et chantantes qui passaient sur la voie étaient contagieuses : les G. V. C. goûtaient avec plaisir les menus ingénieux préparés par leur chef, cette trouvaille, et, sans émoi pour leurs fonctions qu'ils rempissaient dignement avec sévérité, ils jugeaient bon leur poste, et de bon augure ce préliminaire joyeux et ensoleillé du

grand drame dont, comme tant d'autres, ils soupçonnaient si peu l'étendue.

— Eh bien, père Launiot! ça marche! dit le lendemain le sergent. Vous avez pris la garde. Il y en a du monde, hein! C'est très bien, vous voyez comme c'est simple! On se met dans le milieu, le fusil en travers. On s'approche. On demande les papiers, on les regarde, ça va! pas vrai?

— Ça va, répondit Launiot.

Ses premières heures, pourtant, il n'était pas tranquille, car c'était un honnête homme, tout simplement et pas bête.

Souvent, il pensait : « On est ici pour empêcher de passer ceux qui ne doivent point passer. Et moi, si je laissais faire sans savoir, il pourrait arriver du malheur, tout de même, à quelqu'un, voyons! Ça ne serait pas de ma faute! »

Mais il avait de la mémoire. En dehors de ses gardes, il passait des quarts d'heure devant les modèles de cartons. Il retenait les formats, les couleurs et les signatures.

Un jour, il était de service à la barrière. Au loin, venant d'Yvetot, apparaît un point noir qui rapidement grandit, s'approche et net, à son geste, s'arrête en frémissant. C'était une Hispano d'état-major que montaient deux jeunes officiers.

— Mon laissez-passer? n'est-ce pas, voici! dit celui-ci qui tenait le volant.

Launiot s'avanza, après avoir eu le soin de passer dans le bras gauche son fusil. Il avait ainsi la main droite, à coup sûr, plus libre pour recevoir le carton exigé qu'il examina scrupuleusement.

— Vous avez assez vu, mon brave, c'est en règle?

Il ne répondit pas, fit « oui » de la tête, s'écarta; la voiture franchit les voies, on entendit les déclics vifs des leviers et dans une nuée de poussière elle disparut. Le G. V. C. paisible reprit ses cent pas.

— Eh bien, mon cher, dit à son ami, le jeune

pilote de Hispano, cinq louis que ce bonhomme de tout à l'heure ne sais pas lire!

— Tu plaisantes... il garde un passage à niveau, cet homme.

— Lui? contre qui? il ne sait pas lire, te dis-je! mon carton, il l'a regardé, oui, mais je parie que je passe tantôt avec n'importe quoi!

— C'est une gageure?

— Soit! un dîner ce soir, à Tortoni en partie double, naturellement, c'est convenu?

— Tenu!... mais que feras-tu?

— Cela me regarde!

Nos deux amis ne s'attardèrent pas, cette fois, à Rouen. En hâte, ils dépêchèrent leurs courses et dans les deux heures qui suivirent, ils étaient de nouveau, retournant vers le Havre au passage à niveau de Barentin. La sentinelles n'avait pas changé. Ils reconnaissent le brave G. V. C. de l'aller.

Le père Launiot, près du capot avait pris le carton que lui tendait le chauffeur. Le silence était complet, scandé seulement par le rythme du moteur. Le second voyageur avait tiré sa montre; il comptait; le G. V. C. examinait la pièce qu'il avait entre les doigts.

— Ah! mon ami, fit tout à coup l'officier, donnez, mais donnez donc mon « Passe » voilà que je vous le présente à l'envers, je ne sais vraiment...

Le bonhomme dressa la tête, tendit le carton qui lui fut assitôt remis et de nouveau, avec attention, il l'étudiait.

De loin, le sergent avait remarqué l'arrêt, qui se prolongeait, de cette voiture, et il s'avancait. Mais Launiot, satisfait, avait cessé son examen, il donnait la carte à l'officier, s'écartait et laissait passer.

— Pour faire ça, il nous a retenus trente-cinq secondes!

— Mon ami, tu me dois les quatre dîners, ce soir, à Tortoni.

— Explique-moi?

— Parbleu, il y a l'épreuve, et il y a aussi la contr'épreuve : ce pauvre vieux! as-tu remarqué, a aussi consciencieusement regardé ma carte à l'envers qu'à l'endroit, et pas plus dans un sens que dans l'autre, il n'a rien vu du tout... tu me dois quatre dîners, n'en parlons plus!

— Que voulaient-ils, dans l'auto, dites, Launiot, les officiers que vous avez si longtemps arrêter? N'ont-ils pas déjà passé deux fois?

— Oh! dit Launiot sans sourciller! je ne suis pas là depuis bien des jours, sergent, et si je ne sais pas lire, je comprend bien pourquoi on m'a mis là, alors, voyez-vous, leurs cartons, je ne les lis pas c'est sûr, mais je les connais par cœur. Il rient, eux autres, je devine pourquoi. Un vieil ignorant c'est drôle, c'est une vieille bête, mais moi, même à l'envers, je reconnaît bien à présent, bien même que si je savais lire, leurs simagrées et tous leurs signes.

Que ce soit à l'envers, que ce soit à l'endroit, voyez-vous sergent, il y a toujours six lignes, un cachet là, une signature comme ça ici, et la couleur qui ne change pas. Qu'ils rient! Ils sont jeunes. Et moi, vieux G. V. C. je ris de leur gaieté; qu'ils s'amusent, même de mon âge et de mon ignorance, ils sont jeunes et gais. Je garde bien mes voies! ça doit suffire!

EMMANUEL DES CROLLES.

Achetez « au numéro » la première fois, oui! Mais ensuite abonnez-vous.



En avant du moulin de Maricourt

A deux kilomètres environ de Maricourt, entre ce bourg et le village de Vaux s'élève au bord de la Somme, le moulin de Maricourt, non pas une de ces constructions rustiques et pittoresques, au toit pointu et aux larges ailes tournant au gré des vents, mais une de ces grandes bâtisses sans style ni cachet, tenant à la fois de l'usine, de la prison, de l'hôpital ou de la caserne, avec ses lignes droites, ses fenêtres et ses portes régulières et symétriques, sa teinte uniforme gris sale; un édifice moderne à trois étages, avec des turbines, des machines hydrauliques et un vaste grenier.

Or, avant notre offensive de juillet 1916, les lignes de nos tranchées couraient en avant de la rivière presque jusqu'au village de Cury occupé par l'ennemi et gagnaient de là l'autre rive de la Somme : la région d'Herbécourt, de Becquincourt et du bois du Chapître.

Le secteur du moulin était gardé par un de nos plus beaux régiments du midi, un de ces corps recruté dans la vallée du Rhône, pays béni entre tous où Dieu se plut à réunir dans un cadre unique et sous un soleil de feu, les plantes et les fleurs exquises, les fruits savoureux, les hommes à l'âme ardente, au cœur chaud, à l'imagination vive et débordante.

Le secteur, à ce moment était tranquille; l'activité des armées française et allemande semblait concentrée tout entière sur Verdun; aussi les hommes, oubliieux de la guerre, ne songeaient qu'à leur chère

Provence, faisant une comparaison entre la vallée du Rhône et celle de la Somme, comparaison d'ailleurs peu flatteuse pour cette dernière et qui se terminait généralement par une phrase dans ce goût :

« Coquin de pays ! »

« Pays de crapauds, pas moins, on y est toujours dans l'eau ».

« Il y a le mildiou chez nous, ça c'est un malheur !

Et tout cela en roulant les R, en nasillant, en chantonnant avec cet accent qui fait perdre leur sérieux et leur caractère aux blasphèmes les plus monstrueux.

Pourtant l'Etat-major veillait et estimait sagement ne prendre jamais assez de précautions avec un ennemi comme celui que nous combattions ; tous les jours un jeune lieutenant venait visiter les tranchées et s'entretenait avec le colonel.

Le terrain avait été reconnu et étudié par les officiers du régiment, inspecté par des généraux de brigade, de division, de corps d'armée ; mais souvent, moins un homme a de galons sur les manches, plus il cherche à justifier son importance, ou du moins, celle qu'il se donne. D'un air détaché, un soir, le jeune lieutenant dit :

« Comment se fait-il, mon colonel, que vous n'ayez jamais songé à utiliser ce moulin ? C'est étonnant ! »

Le vieil officier se mordit les lèvres de dépit. A lui blanchi dans le métier, à lui qui n'avait pas un instant quitté le front depuis le début de la campagne, ce réserviste marchand de dentelles ou d'étoffes dans quelque ville de province, se permettait de formuler une critique. C'était violent !

Mais connaissant parfaitement son métier et sans perdre de temps, le colonel répliqua aussitôt :

— « Je suis en train justement d'y installer un poste d'observation.

— Croyez-vous qu'il soit bien utile ?

— Parbleu ! puisque je le fais. »

Il sentait le rouge de la colère lui monter au visage devant l'insistance de l'autre ; mais un lieutenant d'Etat-Major vivant dans l'intimité du général a tellement d'influence !

Bien que d'une utilité relative la chose au fond n'était pas sorite. Situé dans une des nombreuses boucles de la rivière, entouré d'eau de tous côtés, le moulin avait un grenier d'où l'on pouvait surveiller toute la ligne des hauteurs occupées par l'ennemi : la Ferme Rouge en face Maricourt, la route de Cléry, la lisière du Bois de Morlancourt et le canal de la Somme.

C'était même miracle qu'il fût encore debout !

Sans tarder le colonel fit appeler le capitaine commandant cette partie du secteur :

« Il faut placer, là-haut un observateur, tachez de me trouver quelqu'un de dégourdi, un homme intelligent et qui sache regarder... vous devez bien avoir ça dans votre compagnie.

— Certainement mon colonel.

— Eh bien, c'est parfait. »

Et satisfait, content d'en avoir « bouché un coin » au petit lieutenant de réserve de l'Etat-Major, il se retira en tapotant ses bottes du bout de sa cravache et en sifflant un vieux refrain militaire.

Le capitaine resta un instant perplexe : un homme intelligent ! Il avait été caporal, puis sergent ; la guerre l'avait surpris adjudant et il prétendait connaître bien le troupi. Un homme intelligent !

Un homme, c'est un homme, bonssoir !

Il y a les rossards, qui ne font rien, les « Mossieu » qui ne valent pas mieux, puis les autres.

Mais pour l'intelligence !... Après tout, l'essentiel était de mettre un observateur là-haut.

Un homme passait... il l'interpella :

« Hep ! là-bas ! »

— « Mon capitaine » répondit le soldat.

— Ton nom ?

— Bernard.

— Bernard!... et que fais-tu dans le civil?

— Gardien de phare, mon capitaine ».

Un sourire étonné illuminait sa face réjouie dans laquelle pétillaient des yeux pleins de malice.

L'officier, perplexe, le considérait des pieds à la tête et songeait en lui-même : « gardien de phare ! c'est une affaire ! Ça doit être habitué à observer. »

Puis, avec un haussement d'épaules comme pour signifier qu'après tout il ne pouvait trouver mieux, il ajouta :

« Tu dois être intelligent ?

— Dame... un peu... je crois.

— Tu l'es, cela suffit... suis-moi. »

Tout de suite il emmena l'homme, entra dans le moulin avec l'intention de monter au grenier... mais arrivé au pied de l'escalier, un grand diable d'escalier en colimaçon, qui tournait, tournait et retournait toujours sur lui-même, il s'arrêta. D'un coup d'œil il embrassa la hauteur de ce grenier au dessus du sol, estima les marches d'au moins vingt-cinq centimètres et craignant une trop grande fatigue enjoignit à Bernard de monter, lui passa la consigne et lui promit même un quart de vin supplémentaire s'il ouvrirait l'œil et le bon. Puis il s'en alla, frottant ses mains, et pensant : « J'ai trouvé mon homme ».

Bernard monta. Dans le grenier énorme, pas de fenêtre ! Seules laissant filtrer le jour d'étroites fentes, semblables aux meurtrières des anciens châteaux-forts. Tant bien que mal le soldat s'installa et commença sa faction.

.

La journée passa, puis celle du lendemain. Calmes, placides, peu remuants, les Boches d'en face ne se montraient pas, se souciant fort peu d'attirer des coups de fusil sur leurs tranchées.

Vers le soir du second jour le colonel vint voir le capitaine.

« Eh bien, capitaine ! Et votre observateur ?

— Il est là-haut, mon colonel.

— Haha !... faites-le donc descendre un peu. »

Aussitôt qu'il aperçut Bernard il eut une exclamation satisfaite.

« Haha ! mon gaillard... que faites-vous ?

— J'observe, mon colonel.

— Et qu'observez-vous ?

— Les Boches.

— Bien... et que font-ils ?

— Rien, mon colonel. »

On aurait injurié le vieil officier qu'il n'eût pas eu un mouvement de colère plus violent qu'en entendant ce « rien ».

« Comment, rien ! Vous n'avez donc pas regardé ?

— Si fait, mon colonel, mais je n'ai rien vu. »

L'officier fixa Bernard un instant dans le blanc des yeux, comme pour scruter le fond de sa pensée, puis s'en alla rageur, mécontent, en mâchonnant : « Étonnant ! Étonnant ! »

Le jour suivant à la même heure le colonel revin comme la veille fit appeler notre homme :

« Eh bien vous avez vu quelque chose aujourd'hui ?

— Non, mon colonel. »

Cette fois le colonel ne put se contenir, il éclata.

« Est-ce que vous vous foutez de moi ?

— Mais...

Taisez-vous ! » et se tournant vers le capitaine : « Je vous avais pourtant dit de me placer là-haut un homme intelligent... c'est inconcevable... rien voir... rien voir depuis trois jours... comme s'il pouvait ne rien se passer en trois jours. » Et en lui-même, il songeait au petit lieutenant d'état-major auprès duquel il tenait à justifier sa prévoyance et l'excellence de son choix pour l'établissement d'un poste d'observation ; il songeait que cet imbécile de soldat, qui ne voyait rien, ne faisait pas son métier, il

fallait qu'il regardât mieux, qu'il vît à tout prix.

A cette idée, il se montait toujours davantage, sa figure rude et autoritaire s'empourprait de colère... enfin se tournant vers Bernard immobile au garde à vous depuis le début de la scène. « Vous » fit-il menaçant, « attention... c'est tout ce que j'ai à vous dire... » et il disparut gesticulant et parlant fort.

« Coquine de Diou, dit Bernard une fois remonté dans son grenier, cet animal va me faire arriver des histoires, il est capable de me faire passer en conseil de guerre, pas moinss... je ne peux pourtant pas voir ce qu'il n'y a pas. »

Le lendemain, dans la journée, le lieutenant du pauvre diable, mis au courant de l'incident monta à l'observatoire pour stimuler un peu son zèle. En le voyant Bernard eut un geste de découragement :

Encore un, pensa-t-il, « qui va se mettre de la partie » et sans songer à plus il l'appela.

« Eh mon lieutenant !

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai vu quelque chose.

— Vraiment ! quoi ?

— Des boches... là en face.

— Ah ! c'est bien ça ! » repartit l'officier heureux, je vais en rendre compte au capitaine, et sans approfondir plus la question il s'en alla.

Tandis qu'il redescendait Bernard, soulagé, pensait : « Comme cela, ils me laisseront tranquille une paire de jours... pour le moinss ! »

En bas, le capitaine écoutait le rapport du lieutenant, et, satisfait, concluait : « Je m'y connais en hommes, j'ai eu l'œil... il est intelligent le bougre... d'ailleurs il est gardien de phare ! Puis ajoutait aussitôt : « Je vais voir le colonel. »

Quelques minutes plus tard, colonel, capitaine et lieutenant étaient réunis et faisaient appeler Bernard...

Le colonel prit aussitôt la parole.

« Haha ! mon gaillard, vous vous êtes décidé enfin à faire votre service. Eh bien ?

— Dites colonel ce que vous avez vu », intervint le capitaine.

Ce qu'il avait vu ! L'affaire prenait de l'ampleur. Pourtant il n'y avait plus à hésiter. Il fallait répondre à tout prix.

« J'ai vu des soldats allemands !

« Des soldats... des soldats... combien, où, quand, que faisaient-ils ?... allons répondez !

— Mon colonel... ils étaient plusieurs.

— Haha, plusieurs... dix... douze peut-être ?

— Oui, mon colonel. »

Le malheureux était inquiet malgré tout de la précision que réclamait le colonel et il s'accrochait comme à une planche de salut au chiffre indiqué par l'officier lui-même. Dix, douze, oui, s'il le voulait. Mais l'autre impitoyable continuait.

— « Que faisaient-ils ?

— Ce qu'il faisaient... ils allaient et venaient.

Haha, il allaient et venaient... très intéressant, prenez bien note, capitaine... ils allaient et venaient... oui... je m'en doutais... très intéressant. Décidément capitaine vous avez raison. Cette homme est moins bête qu'il en a l'air.

Allons, c'est bien... continuez à faire votre service ! »

Et il entraîna les deux autres officiers à l'écart.

Bernard délivré, l'entendait maintenant expliquer :

« C'est très clair. Des Allemands vont et viennent. Donc, ils transportent quelque chose d'un point à un autre... Quoi ? Des matériaux, c'est qu'il font des travaux pour renforcer leur lignes... Dans quel but ? En vue d'une attaque. Il n'y a pas besoin d'être lieutenant d'État-major pour comprendre cela et pour se rendre compte de l'utilité de mon observation.

Je vais téléphoner à l'artillerie. Mais auparavant il

faut que je fasse préciser un point à cette homme. »

Et se tournant vers Bernard.

« Voyons mon ami, où étaient ces Allemands qui allaient et venaient ? Expliquez-moi

— Vous ne pouvez pas m'expliquer... oui... c'est ennuyeux.

Je vais monter, vous me montrerez, c'est très ennuyeux.

... Au fait, allez-y donc, capitaine. Vous m'en rendrez compte.

— J'aimerais mieux, mon colonel...

— Oui ! il faut toujours que je fasse tout par moi-même. Eh bien je monterai... Mais vraiment cet escalier en colimaçon donnerait le vertige à un gymnaste !

Lentement, péniblement, s'arrêtant pour reprendre haleine, le colonel monte l'escalier de fer. Une fois en haut il s'arrête ; il éponge longuement son front avec son mouchoir et les yeux papillotants, s'adressant à Bernard :

« Allons, montrez-nous l'endroit »

Bernard le conduit vers son observatoire.

Le colonel s'approche du créneau. Il se baisse à demi et colle son œil contre la fente. Le soleil l'aveugle ! Il se redresse aussitôt en étouffant un « nom de Dieu » formidable.

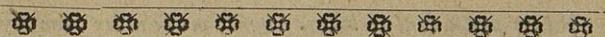
Aveuglé par le soleil en regardant vers l'Est à six heures du soir !!!

**

Bernard, à qui l'escalier en colimaçon avait tourné la tête, cherchait depuis trois jours les Boches à l'ouest... du côté des Français !

B. ANDRÉ.

Si la logique ne vous effraie pas, regardez au dos de la couverture.



Lettres Françaises

(CINQUIÈME)

Madame de Vrigny à Philippe

Paris le 20 avril 1917.

Eh bien ! mon neveu ! les communiqués sont bons ! A la bonne heure ! Les journaux, sur une seule aile, nous apportent le renouveau. Ils devancent le printemps !... Dans quelle boue êtes-vous, mon Dieu ! mes pauvres enfants ! et le calendrier bétasse nous annonce que bientôt les petites voitures nous vendront du muguet : dans dix jours, c'est Mai !

Cette Champagne, ce pays rémois, les ravissants vallons de l'Aisne, que j'ai « faits » autrefois avec toi et Louisette... dans quel état à présent quand j'y songe... la pluie, le bombardement, les piétinements des foules ! Enfin, Philippe, tout de même, vous déchirez le bandeau lourd que depuis trois ans la race maudite a posé sur le front de la nôtre, surprise.

Nous savons bien que tu es là où on se bat, mais l'endroit même, si nous pouvions le connaître, il nous semble que nous serions soulagées.

Nous comptons encore — voyons ? — quatre et quatre... c'est cela, huit semaines avant ta prochaine permission de juillet. Tu nous as interdit de compter... nous ne comptons pas... mais nous espérons bien que la victorieuse permission de juillet sera la dernière.

Tu ne peux écrire longuement, mais nous sommes ardemment curieuses : quels récits nous te ferons dire !

J'arrive à Paris chez toi, chez Louisette... tu peux être tranquille, va ! ta petite sœur se porte très bien : ma nièce me fait honneur et les jours sans viandes, sans beurre, sans gâteaux ne nous impressionnent pas.

Naturellement, Madeleine vient tous les soirs. Je l'ai trouvée moins affaiblie qu'à mon dernier voyage. Elle est charmante tout comme Louise et ce couple si uni de jeunes filles, j'ai été heureuse de le revoir.

Que je suis donc une tante privilégiée, mon Philippe : on me donne à lire tout un courrier conservé sous un parchemin joliment ouvré... œuvre de votre sœur, monsieur, pour les lettres que du front son soldat lui envoie.

On t'a encore expédié un chandail — ne souris pas — il vient seulement d'être terminé — tant pis pour le printemps, mais tu auras le chandail.

Et toi ! voyons ? tout à tes hommes toujours : comme ils doivent t'être dévoués les pauvres gens, autant que tu t'es voué à eux-mêmes. Chut ! je te défends de dire non : et puis c'est la besogne du chef de veiller aux petits soins qui permettent les grands efforts.

Écris-moi vite. Regardez-vous — par vieille habitude — le programme des théâtres ! car il paraît que si les théâtres sont ouverts, oh ! c'est par sympathie pour leur « petit personnel »... dis-moi... ne s'inquiète-t-on pas plus simplement de l'arrivée du national pinard, ce premier crû des vins de la grande guerre ?

Vos préoccupations, j'imagine, sont tout immédiates. Elles vous suffisent. Vous n'égarez pas, je suppose, votre enjoûement si volontaire et si sain : écris-moi, mon grand neveu. — Suis-je indiscrette ! Non, je ne le suis pas. Je feuillette le joli parchemin... pourquoi entre nous, deviens-tu si grave, si « Conférence Molé » oh ! je me rappelle parfaitement

ton stage, monsieur !.. quand tu parles à Madeleine ? Une belle lettre tout plein, écrite en toge, épitoge et rabat, à la manière du portrait qui est sur le piano... je ne me moque point. Tes pensées sont graves et elles sont justes, Philippe... mais... mais...

Madeleine, un peu gênée, hésite à vendre sa terre. Louise, pour elle te demande conseil et voilà mon neveu, mon grand timide neveu parti, en chevalier de la terre, de la famille ! C'est beau. C'est très beau ! Mais ne crois-tu pas que cette conception de la famille tendrait à ruiner la famille si nous ne l'assouplissions pas à la mesure des circonstances ? ne le crois-tu pas Philippe ! — Oui ! conservons-la bien, la terre des nôtres — mais tant que nous le pourrions, tant que nous nous sentirions capables de la transmettre à notre tour.

Je me rappelle ce livre de Gautier, ce héros qui pour « tenir » son historique château, vendait à un prix dérisoire ses terres à ses fournisseurs et, sans ressources, couchait sous la pluie que le toit perce laissait passer.

Ne me gronde pas. Je ne cherche ni ne fais querelle : je t'aime seulement beaucoup, comme Louise, et par mon cœur ! comme Madeleine aussi.

Là haut, c'est dur, dit-on, et le Boche s'accroche. Mais nous avons confiance. Cette lutte pied à pied précède l'effondrement de l'ennemi. On vous suit, on comprend vos efforts, chers petits. Quelque chose nous dit que cette fois, vous romprez le barrage... Que Dieu te protège, Philippe, et par vous, mes vaillants, nous donne cette année, la délivrance espérée.

Je t'aime bien et pour ces mignonnes je t'embrasse comme je le fais pour moi-même, avec tout mon cœur

Ta tante.

P. c. c.

Jean PERDIANE.



Eugénie Rigal

APOTRE DU FÉMINISME

I

Une soirée chez les Cuvelier

Mme Cuvelier est en grande toilette : elle reçoit. C'est une fort belle femme. Grande, élancée, bien faite, elle a un visage dont la pureté de lignes se retrouve dans les statues anciennes représentant les divinités de l'Hellade antique, des cheveux blonds encadrant deux yeux d'un bleu profond, d'un bleu à faire rêver avec parfois dans le regard des duretés étranges soulignant davantage le front autoritaire et têtu.

Rien qu'à la manière dont elle dispose des fleurs dans les vases, à certains gestes brusques et saccadés on devine qu'elle est nerveuse, non pas d'une de ces nervosités passives où l'on souffre en dedans, mais au contraire agressive, avec le besoin de faire supporter à tout un entourage ses sautes d'humeur et ses crises parfois violentes.

D'ailleurs ce soir, Mme Cuvelier a quelque raison d'être un peu agitée. Elle attend du monde, beaucoup de monde, il est dix heures déjà, d'un instant à l'autre des invités peuvent arriver et M. Cuvelier n'est pas encore là. Elle ne l'a pas vu de la journée. Par le domestique elle sait qu'il est rentré vers six heures,

qu'il s'est habillé et a ordonné de prévenir Madame qu'il ne dînerait pas avec elle. Ce n'est pas évidemment que la société de son mari lui manque énormément, ou même tant soit peu ; non elle a l'habitude de vivre très seule, la prétention d'être une intellectuelle et l'existence de grand bourgeois que mène Cuvelier ne lui inspire qu'une indifférence pleine de pitié, une de ces pitiés supérieures mêlée d'indulgence et de mépris ; ce dont, pour être sincère, lui, n'a cure ; mais malgré tout, comme elle est mondaine et très attachée à l'étiquette conventionnelle que la société élégante impose à tous ses membres avec une tyrannie absolue, il lui est pénible de songer que son mari ne se trouvera peut-être pas à ses côtés pour recevoir les premiers arrivants.

Tandis que les minutes passent, elle sent l'indignation et la colère monter plus fortes en elle : vraiment c'est trop de sans-gêne. Elle n'a d'abord envisagé que la possibilité d'un retard, maintenant elle commence à croire qu'il ne viendra pas. De menus faits lui reviennent à l'esprit. Après leur dernière soirée M. Cuvelier n'a-t-il pas déclaré qu'il ne voulait plus recevoir, que cela l'ennuyait, ne l'a-t-il pas querellée sur ses invités ? Ses invités ! Evidemment ils ne parlent pas des cours de la Bourse, la hausse du Rio leur est aussi indifférente que le gagnant du Derby, ce sont des intellectuels, des gens supérieurs ! Elle les a d'ailleurs si bien défendus que son procès gagné de haute lutte, elle les reçoit à nouveau. Son mari proteste-t-il à sa façon, passivement ? Refuse-t-il de paraître ? Déjà elle médite les plus sombres vengeance lorsque, sans qu'elle ait entendu une porte s'ouvrir, ni marcher dans le salon, une voix chaude, calme, posée, résonne derrière elle.

— Bonsoir !

Elle sursaute, se retourne comme si une mouche l'avait piquée. Son mari est là, en habit, calme, souriant, le plus naturel du monde. Elle l'enveloppe

d'un regard tout chargé encore de rancune pour les transes par lesquelles elle a passé et ,acerbe, répond :

— Ah ! c'est vous ?

Elle attend évidemment une répartie un peu vive, qui serve de prétexte à une querelle. Il ne lui donne pas prise, toujours souriant, d'un calme exaspérant, avec à peine une nuance de raillerie dans la voix il réplique :

— Mais oui !

Et aussitôt :

— Pourquoi ce « Ah ! c'est vous » si aimable ?

— Vous ne saviez peut-être pas que c'est jeudi ?

— Oui... et puis après ?

Cette fois c'en est trop. Mme Cuvelier éclate :

— Vous êtes étonnant ! Et puis après !!! Est-ce que je ne reçois pas ce soir ?

— Hélas !

— Votre place n'est-elle pas ici ?

— Je crois que...

— Il y a une heure que je vous attends... Heureusement qu'il n'est venu personne.

Et cette constatation semble calmer un instant la jeune femme. Oh ! un instant bien court, car toujours impassible, son mari reprend, comme s'il voulait jeter de l'huile sur le feu.

— Oh ! vos énergumènes n'arrivent guère avant dix heures.

Elle bondit ainsi qu'une tigresse sous le fouet du dompteur.

— Énergumènes ! vous avez dit énergumènes ! Non, mais je vous demande un peu !

Le rouge de la colère et de l'indignation lui empourprent les joues, elle suffoque littéralement. Il craint une crise et conciliant à moitié, cède :

— Là, doucement ! je retire le mot s'il vous choque.

Elle ne lui sait même pas gré de ce mouvement et répète encore révoltée :

— Énergumènes ! Énergumènes !

— Mais ne vous fâchez donc pas, ma chère amie !

Prenez exemple sur moi, ayez de la patience.

Comprend-elle l'ironie ? Je ne le crois pas.

— Prendre exemple sur vous, moi ! Tenez, vous êtes tous pareils les hommes, d'une fatuité sans bornes.

— Tandis que vous ?

Et, un sourire plein de malice sur les lèvres, il attend la suite, une comparaison sans doute toute à l'avantage du beau sexe, mais Mme Cuvelier n'est pas d'humeur à dissiper, elle ne répond rien. Monsieur alors s'installe confortablement dans un grand fauteuil et après quelques minutes de silence demande :

— Aurons-nous le plaisir de voir tout à l'heure l'apôtre du féminisme : votre amie Eugénie Rigal ?

— Évidemment, puisqu'elle doit faire une conférence.

— Vraiment !

Il y a dans cette exclamation tant de surprise, d'étonnement, de satisfaction sincère que du coup Mme Cuvelier se trouve dépayisée.

— Cela vous intéresserait-il.

— Cela me fait plaisir.

Elle croit que son mari est enfin touché par la grâce ! Et malgré tout l'espoir qui entre soudain en elle de voir à ses côtés un disciple de plus la berce délicieusement. C'est en effet une victoire. Et sur qui ? Sur un sceptique à toute épreuve que rien ne touché, qui ridiculise tout, choses et gens. Un peu de douceur passe dans son regard tout-à-l'heure dur et méchant. Elle veut lui témoigner son contentement par quelques mots.

— Vous commencez donc à sentir la supériorité de cet esprit merveilleux, de cette femme admirable que vous raillez toujours.

— Oh ! vous exagérez !

Décidément il y a progrès, il s'amende et cette conclusion semble s'imposer :

— Je ne désespère plus vous entendre bientôt reconnaître qu'il n'y a pas trois femmes pareilles à Eugénie.

— Mais, ma chère amie, je suis tout disposé à le reconnaître, je ne l'ai jamais nié.

Mme Cuvelier exulte.

— Enfin vous êtes des nôtres.

— Eh là ! comme vous y allez !

— Mais vous l'avez dit vous-même !

Elle est un peu surprise par cette protestation. Ne voulant pas s'avouer à elle-même sa méprise elle insiste, indulgente et supérieure.

— Ne vous rétractez pas, vous avez eu une lueur de bon sens, c'est très bien !

Ainsi qu'un coup de massue elle reçoit la réponse qui renverse ses courtes illusions :

— Comme nous sommes peu faits pour nous entendre, ma pauvre Valérie !

Ah ! certes, si l'heure n'était pas si tardive, si elle ne craignait de détruire l'harmonie de son visage et de sa toilette elle aurait pleuré de rage et de dépit. Elle comprend tout à coup, car elle est intelligente, que son mari l'a bernée, qu'il a joué avec elle comme le chat avec une souris, et malgré la supériorité qu'elle affirme si haut, soudain elle se sent inférieure. Cela la heurte, l'humilie. Voulant se donner le change à elle-même elle redevient agressive. Il l'a appelée par son prénom !

— Je vous ai maintes fois prié de m'appeler autrement que Valérie.

Il en faut bien plus pour émouvoir son mari.

— C'est juste, j'oubliais que malgré votre supériorité vous aviez la faiblesse de trouver votre prénom ridicule.

Décidément elle n'est pas de taille à continuer, elle juge prudent de changer de ton.

Laissons cela je vous prie... Vous prétendez maintenant...

— Que j'éprouve toujours un plaisir nouveau à entendre votre amie Eugénie Rigal donner libre cours à ses élucubrations.

— Oh !

— Mon Dieu, oui ! Elle m'amuse votre apôtre avec ses lunettes de locomotive, ses cheveux ras et son faux-col empesé; ses boniments où l'on retrouve modernisées, adaptées, toutes les vieilles sornettes de 48, me mettent en joie.

Il s'attaque maintenant à Eugénie Rigal, à Elle ! Que voulez-vous faire d'un homme qui blasphème de la sorte ? Mme Cuvelier hausse les épaules et râgueuse :

— Continuez, je vous prie, ne vous gênez pas !

— Mais il a exprimé ce qu'il voulait dire.

— J'ai fini, merci.

Elle le regarde longuement, et comme pour chercher à comprendre ce qui peut se passer dans cette tête et n'ayant pas trouvé, découragée :

— C'est tout l'effet que vous produisent ceux qui se dévouent à l'idée féministe ?

— Je l'avoue.

— Alors moi ?

— Oh, vous ! Vous, c'est différent ! Vous m'amusez moins. J'ai le bonheur de vous entendre tous les jours, et plusieurs fois.

— Impertinent ! Heureusement qu'il est encore des esprits sains, même parmi les hommes.

Des esprits sains ! Ah ! il les connaît ! Aussi est-ce avec un haussement d'épaule qu'en une interrogation il prononce un nom :

— Augustin Bouresse ?

— Et Albert Gernelle, répond impérative sa femme.

— Un vieux parlementaire, sénateur et franc-maçon, qui espère se tailler une bonne popularité

en excitant vos manies, et un jeune fou que l'amour de Fernande rend aveugle au point de le transformer en votre champion.

— C'est parfait ! Et sur Fernande qu'allez-vous dire maintenant ?

— Rien, ma chère amie, je connais Fernande depuis trop longtemps pour ignorer qu'elle ne peut pas être vraiment féministe.

— Elle ! allons donc !

— Non, elle est jeune. Votre vieille bête d'Eugénie a pris sur elle un ascendant extraordinaire, elle la regarde avec les yeux de l'admiration et ces yeux-là sont trompeurs.

Mme Cuvelier va répliquer quand la porte s'ouvre à deux battants et un domestique en livrée annonce : « Madame Rigal, Mademoiselle Delorme ».

Elle a juste le temps de recommander à mi-voix :

— Tâchez de vous tenir au moins.

Et lui de répondre :

— Mais oui, n'ayez crainte, un homme sait généralement se tenir en public.

Les invités commencent à affluer. Mme Cuvelier se multiplie, se prodigue allant de l'un à l'autre, ayant un mot aimable pour tous. M. Cuvelier cause avec quelques amis, plaisante aimablement Fernande Delorme, cruellement Eugénie Rigal, l'Apôtre, qui pontifie en plein salon, très entourée, très écoutée.

Augustin Bouresse promène son obèse et importante personne.

Gernelle soupire en regardant Fernande Delorme.

Dans un coin du grand salon Alcide Cornevach, le philosophe, explique que le congrès de l'L. C. M. U. (Ligue contre le Malheur Universel) l'a beaucoup occupé et que de ce fait sa brochure sur la triple forme du rêve en a été encore retardée. M. Bourni-gaud, l'historien, qui l'écoute attend avec impatience le moment de parler de l'œuvre maîtresse de sa vie :

l'Histoire des nourrices de Clodion le Chevelu (18 volumes in-8°). Puis soudain le silence se fait. Minuit sonnent. Eugénie Rigal prêche. Elle termine au bout de deux heures, soulève un incident parce qu'un ami de M. Cuvelier, un nommé de Tersannes, député nouvellement élu et fraîchement débarqué à Paris semble ne pas approuver la doctrine, elle ameute contre cet homme tous ses disciples, essaie de le gagner et n'y arrivant pas le dénonce comme un danger social, le vole à la haine du parti. La discussion s'élargit, on agite les graves questions de la société future. Puis on sert le souper, Mme Cuvelier redevient maîtresse de maison avant tout, Eugénie Rigal se laisse aller jusqu'à potiner.

Les féministes sont devenues femmes. Tout à l'heure on dansera, et Maurice de Tersannes un instant auparavant l'ennemi, l'être détesté, sera celui dans les bras duquel chacune espère être invitée à bostonner la prochaine valse.

B. ANDRÉ.

Si vous vous abonnez, vous faites une bonne affaire.
Et nous aussi.



POÈMES

Évocation

Vous qui de votre vie avez payé nos gloires,
Enfants imberbes, hommes faits, vieillards ardents,
Dont l'héroïsme obscur ou les traits éclatants
Seront pieusement inscrits dans nos mémoires ;

Vous dont le corps, broyé par l'infâme mitraille,
Repose sous la croix qui garde votre nom,
Et vous dont n'a laissé le lugubre canon
Que d'informes débris qu'un ver abject travaille ;

Vous qui serez pleurés par des âmes sincères :
Une femme fidèle, un enfant, un ami,
Et vous sur qui déjà pèse le noir oubli,
Dont la tombe n'aura ni larmes ni prières,

Avez-vous, en quittant nos amours et nos haines,
Disparu — pour toujours — du monde des vivants ?
N'y retournez-vous pas, sublimes revenants,
Pour rire du tableau des passions humaines ?

Ne reste-t-il de vous qu'un exemple ou qu'un geste ?
Sont-ils clos à jamais et vos cœurs et vos yeux ?
Palpitent-ils, regardent-ils en d'autres lieux,
Dans un autre univers — infernal ou céleste ?

Le néant serait-il l'inique récompense
De votre sacrifice et de notre douleur ?
Et n'entendrez-vous pas la joyeuse clamour
Qui suivra le transport de notre délivrance ?

Ah ! Qui nous ouvrira la porte du mystère ?
La science est muette et sans preuve est la foi.
Mais, j'en prends à témoin mon instinctif émoi
Et la sérénité pieuse de ma mère,

Au-delà des grands monts ou des sombres abîmes,
Il existe un pays où vivent les héros,
Où — dans l'éternité — gémiront les bourreaux
Des tourments dont ils ont abreuvi leurs victimes.

H. AMIOT.

*Si vous aimez l'« Humour Français », dites-le.
Pour nous le dire un geste suffit : faites-le. Abonnez-vous !*



Baljean

IV

La Croix de Guerre.

— Eh bien! madame Baljean, vous avez des nouvelles, ce matin?

— Ne m'en parlez pas!.... Ça fait huit jours que je n'ai rien reçu.

Depuis quelque temps, le bruit courait d'une offensive. Dans le faubourg de la petite ville, le souffle tiède de l'espoir passait, venant d'on ne sait où, réconfortant comme un air de printemps. Quelquefois, sur le « pas » de leurs portes, le matin la femme de Baljean échangeait un mot avec sa voisine qui, elle aussi, avait son mari au front; mais lui, plus jeune, était dans l'infanterie. Il s'était même distingué à Neuville Saint-Vaast et portait la Croix de guerre.

La petite ainée des enfants Baljean sauta au cou de sa mère; elle rentrait de l'école... « — Y a-t-il une lettre? » — C'était sa question quotidienne. Tous ils aimaient bien leur père, parce que le cœur, comme la terre, est fécond dans la mesure des soins qu'il reçoit, et la maman Baljean vivait depuis la guerre, au milieu de ses trois enfants comme si le père devait, tous les soirs, rentrer pour cueillir, dans cette gerbe tendre, l'affection, cette fortune.

Déjà paru dans le n° 2 : I. — Le Convoi Fantôme.
Déjà paru dans le n° 3 : II. — Le Nouveau Secteur.
Déjà paru dans le n° 4 : III. — Le Voyage du Havre.

— 38 —

— Non, il n'y avait pas de lettre encore!

— Ah! reprit la voisine... le vôtre, il est dans le génie, je crois?

— Baljean? non, c'est dans les autos.

— Ah! dans les autos! C'est bon ça! Vous n'êtes pas inquiète comme ça, vous! Moi, avec leur infanterie .. c'est tout le temps!

— Oh! pouvez-vous dire? Mais dans les autos, on en voit tous les jours à l'hôpital à côté... blessés. Y a les marmites, voyons! Lui, il ne m'en parle pas, mais je le sais bien, et puis les avions... et tout!

— C'est pas pour dire, madame Baljean, mais en ont-ils seulement des Croix de guerre, dans l'auto... dites voir?... en voyez-vous?

— Ils ont pourtant bien de la misère!

— Tiens! ils r'çoivent pas de coups, ils n'ont pas de croix! c'est juste.

Madame Baljean rentra chez elle, chagrine, car, pour elle, ce qu'elle venait d'entendre, ça n'était pas du tout juste; troublée parce que, eh bien, oui! confusément elle pensait à présent que cette Croix de guerre, son Baljean pouvait la mériter tout comme un autre; et dans le mot que tous les jours, elle ne manquait pas d'adresser à son mari, elle lui conta la conversation du matin.

Lermieux! Maussin! Baljean!! aux lettres!!

Le vaguemestre était passé et le fourrier apparut, le courrier de la section dans les mains. Les visages ne bronchaient pas, mais le geste était prompt pour recevoir la seule caresse que dans sa vie peut espérer le soldat.

La g20 était maintenant montée plus au nord, à proximité des parcs à munitions qu'elle ravitaillait. Les camions, dans la journée, n'étaient pas sortis; les hommes, après le travail se groupaient, pour la soupe, dans la cour de la ferme où ils étaient cantonnés et ils lisraient les lettres tant attendues, car les

— 39 —

préliminaires de l'offensive, les encombrements avaient causé des retards.

— Eh bien! ce vieux Baljean! C'est donc pas de bonnes nouvelles... t'as l'air tout chose?

— J'veas te dire, Lermieux, y sont tous bien chez nous, c'est pas ça, mais pourquoi me dire que notre voisin a la Croix de guerre? Je le sais bien qu'il l'a, même qu'on a pris un verre ensemble quand on était en permission en même temps... on sait bien que chez nous, dans les autos... quelle idée!... tiens, Lermieux, en as-tu vu, toi, décorer dans les autos!

— Va, vieux! on risque sa peau et on trime dur, mais ça compte-t-y? on est-y pas des « embusqués » à pleine route et sans abris nous autres! laisse donc — et t'en fais pas — écoute plutôt, on ira dessous ce soir, c'est notre tour.

Tous deux levèrent la tête. Le roulement de tonnerre était continu, croissant, formidable.

— Ça tape! hein? ceux qui iront au parc D7., tu sais? à la cote 71, y prendront quelque chose!... en attendant, vieux frère, ça te dirait-il qu'on prendrait à nous deux un bidon à la « Coopé »? T'y vas, Baljean!

— Ça va!... mon bidon n'est plus bon, passe-moi le tien et j'reviens.

Au fond du vallon, dans le petit village allongé sur la route, des troupes en fourmilière. Elles faisaient halte quelques heures, cantonnaient pour une nuit à peine, car toutes montaient en ligne pour l'offensive qu'annonçait, que laissait espérer irrésistible, la canonnade inouïe qu'accentuait l'écho des vallées.

Les rangs se rompent et aussitôt l'homme, le bidon à bout de bras, se précipite, questionne : le pinard... par où que c'est?... et il court à ce viatique, le seul qui compte apparemment pour lui dont c'est la dernière halte, la station dernière avant l'élan suprême peut-être, au front de combat.

Au bout du chemin, Baljean se trouva pris dans un

remous de chasseurs ; ils arrivaient et, dès le lendemain matin au petit jour, repartaient. Ils « faisaient vite » et s'empressaient à la recherche du vin.

— Eh! l'auto! le type au bidon, c'est par là, dis? le pinard?

Baljean, sans s'arrêter, leur indiqua la boutique du mercanti du pays, le seul.

Lui, tranquillement continua jusqu'à la « Coopé », la coopérative. On y faisait queue et encore! on n'était jamais certain d'être servi malgré les ordres de de réserver la vente au groupe d'autos, car les provisions déjà maigres, s'épuisaient vite. On ne pouvait satisfaire tout le monde.

Il prit, en homme calme, sa place en attendant son tour.

Mais le groupe de chasseurs reflua : le mercanti était à sec et ils voulaient avoir du vin, du pinard quand même, n'importe où, comme des guerriers, n'importe comment, là où il y en avait.

Les protestations s'élevèrent nombreuses, véhémentes, rageuses; une querelle d'affamés devant un unique plat.

— Allons, allons, fit Baljean tout calme, les gars, voyons! bousculez pas, ici y a rien à faire, c'est notre « Coopé »...

— Ah! t'es pas à la page, répliqua brusquement un jeune énervé, voyez-vous pas ce vieux en sabots... le pinard, c'est à vous que tu dis! non, des fois! c'est à nous... tu soignes ta peau et c'est nous qu'on trinque! Eh, va donc, embusqué!

Baljean, du coup, devint violet... Sa femme, sa bonne femme lui parlait de la Croix de guerre... Ce gamin, oh! pouvait-on dire... lui, embusqué!... D'une voix rauque il grommelait, remâchait le mot : Embusqué! Embusqué!!

L'affaire tournait mal; des camarades s'interposèrent — mais l'honnête Baljean dépité, profondément blessé par l'injure de l'autre laissa la place et

s'en revint au cantonnement, son bidon vide.

— J'te le répète, fit Lermieux auquel il contait l'aventure, pour moi un embusqué c'est un qui se tire des pieds. On est-y où qu'on nous a mis? Sans qu'on le demande? Sous les marmites aussi! Alors ? T'en fais pas, Baljean, va!

Le petit Maussin approuva de la tête, et en sifflotant revint à ses fourneaux.

Baljean, tout de même, sentait pour la première fois peut-être, un poids lourd sur ses épaules : séparation, rudesses du travail, misères, enfin question vague et puis en dernier lieu insulte. Que d'amer-tumes parfois dans le sacrifice! Sa gorge était serrée. Il alla s'étendre sur la paille.

Dans la nuit, le convoi fut commandé; il en était. Il prit sa Treize.

— Où va-t-on?

— Charger un lot de 380 à la gare de M. à destination de D7, cote 71.

La cote 71 était tout près des lignes, en vue des Boches; elle était repérée; ils la bombarderaient coûteusement. Toute la section le savait. Elle savait aussi comment on l'abordait pour parvenir à D7. Avant de gravir la pente, le chef de convoi rassemblait ses camions; puis, pour éviter les risques, il les dispersait en donnant à chacun le départ, à intervalles irréguliers.

— Tu parles, dit Lermieux, si on connaît ça! on voit le copain s'en aller et la marmite qui tombe quand il arrive en haut : Boum! en avant... ou en arrière. Alors quand c'est à son tour, en débrayant on se dit : « On va bien voir si la suivante elle est pour moi! » C'est comme le tir aux œufs, à l'assemblée chez nous, le jour Saint-Michel — seulement c'est nous qui sommes les œufs — mais y a pas de casse — y a qu'à faire vite; demande à Baljean!

Baljean tout calmé, s'intéressait à sa voiture : sa treize commençait à se lasser. Elle demeurait fidèle,

parce qu'il la soignait du mieux qu'il pouvait, mais elle avait des défaillances — enfin! il ne fallait pas se plaindre : n'était-elle pas la seule de la section qui jamais n'avait été indisponible deux jours?

Au coup de sifflet, tout le monde était prêt et la section partit. Le lendemain dans la matinée, tous ses camions, sauf un, déchargeaient sans encombre leurs obus à D7.

Ce frais matin d'avril était clair, pas de brume et les hommes regardaient les évolutions gracieuses, dans le ciel, des avions en sentinelles.

— Allons, en route, les gars, il n'y a plus que la 20 pas encore arrivée. Tant pis! Rentrons. On sera de bonne heure au cantonnement, on arrivera à M... avant l'embouteillage, on va gazer... seulement... dites... méfiez-vous de la cote 71. Ça marchait bien ce matin, faut être prudents encore. Repartez de même. Mais, un à un, à quatre cents mètres les uns des autres... on se rejoindra plus loin. C'est compris?

Oui, c'était clairement entendu et tout le convoi prit le départ en ordre. Partez! Et la première voiture démarra. Puis à des intervalles variant de trente secondes à deux minutes les autres camions prirent la même direction, celle du retour. Ainsi l'artilleur boche, qui, de loin, vous guette au détour du chemin vous « a » moins facilement. L'officier voyait distinctement ses camions, de la sortie du parc, franchir la crête et disparaître.

— Ah! la 2 est passée! Bon, la 4! Vous, la 5, partez! Qu'est-ce qu'il y a donc là haut! ma parole, nous avons passé ce matin à côté, sans même regarder.

— Bien sûr, lui dit l'officier du génie qui l'avait accompagné jusqu'à la route — vous vous rappelez? C'est ce camion d'artillerie lourde, complètement désemparé, hier — ses conducteurs ont dû l'abandonner là. Il était repéré: Impossible de l'enlever, alors, n'est-ce pas! pour les Boches tout l'espace,

là-haut... objectif de choix, d'autant plus qu'ils savent trop bien que D7 est ici !

— Eh bien Baljean ! Eh bien ! à votre tour mon bonhomme ! — en route... ça ne va pas donc cette treize ?

— Mais si, mon lieutenant, seulement, j'veus plus... elle ne tire pas... en première elle n'avance pas.

— Baljean, vous m'étonnez... j'garantis que vous allez faire la nique aux marmites par-dessus la crête et faire envie à ma « touriste »...

La treize parut se réveiller et prit après quelques hésitations, un départ convenable, mais on la vit ralentir, puis s'arrêter, comme essoufflée, au milieu de la côte.

— Bon, dit l'officier qui ne la perdait pas de vue, ça vaut mieux là, c'est pas le mauvais endroit.

Il aperçut son conducteur aller et venir autour du moteur, remettre en marche et partir. Et tranquillisé, il alla au bureau du génie apposer les quelques signatures réglementaires.

Là-haut, les obus, méthodiquement, achevaient le camion d'artillerie, labouraient la route, large à peine pour trois voitures de front.

Baljean n'eut pas de chance : pour la seconde fois, sa treize faiblit : elle ne tirait plus. Il avait eu bien soin de se tenir sur la droite du chemin, car il prévoyait la panne et voulait éviter un embouteillage : il dut s'arrêter.

— Ah non ! ma vieille ! tu ne feras pas ça ! on ne se lâche pas nous deux ! tu ne vas pas me laisser là ?

Froidement, sous les obus, il se dépanna une fois de plus. Il remontait sur son siège et allait démarrer quand tout à coup, il vit apparaître en sens inverse la retardataire, la 20 qui arrivait bondée d'obus pour D7. Il fallait beaucoup d'adresse pour franchir l'étroit passage que laissaient sur la route à cet endroit, d'un côté le camion-artilleur, de l'autre Baljean : la 20

manqua sa manœuvre, arracha l'artilleur.

Voyez-vous cette masse de trois gros camions immobilisés sur un point repéré par l'ennemi qui bombarde ?

L'homme du 20 saute à terre.

— Mon vieux, dit-il à Baljean, c'est à se coucher dans le fossé, y a rien à faire avec ces chignolles-là !

— Dame, fit Baljean descendu à son tour, pour secourir le camarade, c'est pas tout ça mais faut te tirer de là, ton camion va sauter si tu le laisses, t'as de la marchandise dedans. Tiens, c'est là-bas que ça se décharge, on en vient nous autres !

Les marmites sifflaient. La position devenait intenable et pourtant Baljean tenait.

— Y a pas à dire, la route est barrée, faut que ça s'en aille, allons ! aide-moi qu'on se tire de là !

Et doucement, sans perdre patience, par mouvements ordonnés comme dans un parc d'exercices, Baljean, sous l'averse d'obus manœuvra de telle sorte que, de son mauvais pas, la 20 sortit indemne.

— Dépêche, dit-il au camarade, va-t'en de là maintenant avec tes obus, ce n'est plus rien ; la route est dégagée aussi, bonsoir ! moi je pars de mon côté. Y a pas de temps à perdre !

Là-bas, le lieutenant sortait du parc dans sa touriste : la « 20 », dans la descente, le croisa. Il arriva à la cote 71 au moment même où Baljean, obligé de remettre encore en marche son moteur qui « n'allumait plus » s'affaissait contre le radiateur, la main crispée à la manivelle.

Il sauta de voiture.

— Baljean ! Baljean ! eh bien Baljean !

Il le prit dans ses bras. Baljean couvert de sang, atteint par des éclats d'obus au moment d'un dernier effort, ouvrit les yeux. Le chauffeur de la touriste s'empressait : ils l'étendirent autant qu'ils purent, sur les coussins, et en route ! Dans le bas de la côte, deux ou trois fois, ses paupières se soulevèrent ; il

murmura dans les bras de l'officier qui le soutenait.
« Mon lieutenant... ma voiture... la guerre... ma
pauv'femme... embusqué!... c'est pas ma faute! » Et
il s'évanouit.

Trois mois après, sur le front d'un détachement en
armes d'automobilistes qui rendait les honneurs, le
chef d'escadron de la D. S. A. aux armées citait Bal-
jean à l'ordre du jour pour le motif suivant.

« Le conducteur Baljean Léon, de la T. M. 920.
Très bon conducteur. Le 20 avril 1917 s'est efforcé de
mettre en route sous un bombardement violent le
camion d'un de ses camarades resté en panne, a
réussi à le dégager et à sauver ainsi son chargement
d'obus. A été grièvement blessé lui-même par le feu
de l'ennemi au moment où, après avoir tiré son ca-
marade du danger, il tentait de remettre en marche le
moteur de son propre camion vide qu'il ne voulait
pas abandonner. Signé : illisible ».

Et Baljean, pâle encore, amaigri, mais l'air grave,
sentit les mains du grand chef épinglez, sur sa vieille
capote bien propre, la Croix de guerre. Près de lui,
raidi et dans ses yeux la vision de tout son monde
qu'après l'angoisse il reverrait si joyeux et bien fier, il
assista au défilé réglementaire qu'exécutèrent de tout
leur cœur ses camarades en son honneur.

La récompense, il l'avait bien méritée, Baljean
car tout arrive, et dans l'auto même, la Croix de
guerre, elle se gagne.



JOSEPH DE LA PANNE.

Jetez un regard à droite. Allons ! Un bon mouvement !

Détacher en suivant cette ligne.

ABONNEZ-VOUS !

Je soussigné (prénom, nom)

(Adresse)

déclare m'abonner pour un an à "l'Humour Français" à dater du 1^{er} Juin 1917.

Ci-inclus un mandat de Trois francs cinquante, montant de l'abonnement.

Veuillez en outre m'envoyer gratuitement les N°s 1, 2, 3 et 4 de cette revue.

Le 1917.

Signature.

Adresser ce bulletin à M. l'Administrateur de "L'Humour Français",
15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris (6^e Arrondissement).

L'HUMOUR FRANÇAIS vole de ses propres ailes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est indépendant.
L'HUMOUR FRANÇAIS se moque du tiers comme
du quart.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des
Académiciens.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des
journalistes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est rédigé sous les marmites.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un contre-poison du
roman-ciné.
L'HUMOUR FRANÇAIS vend de l'esprit et non du
papier.
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut l'humour anglais.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne s'abaisse pas à l'insulte.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la tenue.
L'HUMOUR FRANÇAIS peut aller dans le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS a du cran.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la race.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne se vend qu'à ses lecteurs.
L'HUMOUR FRANÇAIS a la dent dure.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'a pas de parti pris.
L'HUMOUR FRANÇAIS est bon garçon.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un mauvais soporifique.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne dit rien comme personne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne « bourre » pas le crâne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne tire pas à deux millions
d'exemplaires.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas le journal de tout
le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'intéressera que les gens in-
téressants.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne vaut pas un quart de
« pinard ».
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut une marraine.
L'HUMOUR FRANÇAIS plaira aux poilus « enca-
fardés ».
L'HUMOUR FRANÇAIS ne met pas d'affiches dans
le métro.
L'HUMOUR FRANÇAIS est de la classe 1937.
L'HUMOUR FRANÇAIS grandira.
L'HUMOUR FRANÇAIS part à l'assaut.
L'HUMOUR FRANÇAIS surnagera, car son esprit
est léger.

Conservez précieusement
“ L'HUMOUR FRANÇAIS ”
Car plus tard vous le relierez pour le relire !

Dans ce Numéro

l'“ Humour Français ” commence la publication d'une
série remarquable de portraits de :

Eugénie RIGAL, apôtre du Féminisme

que lui offre pour ses Lecteurs un de ses plus distingués
collaborateurs

B. ANDRÉ

dont ils ont déjà pu apprécier l'esprit aimable et vivace,
le don de l'observation et de l'humour courtois.

Cette galerie comporte douze tableaux.

Ils seront exposés chaque mois dans l'ordre suivant :

- | | |
|--------------------|---------------------------------------|
| Nº 5. — 15 Mai. | I. Une soirée chez les Cuvelier. |
| 6. — 15 Juin. | II. Le ménage Cuvelier. |
| 7. — 15 Juillet. | III. Le programme d'Eugénie Rigal. |
| 8. — 15 Août. | IV. Maurice de Tersannes. |
| 9. — 15 Septembre. | V. Gernelle et Bouresse. |
| 10. — 15 Octobre. | VI. Villégiature estivale. |
| 11. — 15 Novembre. | VII. Eugénie, conférencière. |
| 12. — 15 Décembre. | VIII. Monsieur Cuvelier rompt. |
| 13. — 15 Janvier. | IX. Un enlèvement. |
| 14. — 15 Février. | X. Pendant ce temps... |
| 15. — 15 Mars. | XI. Le retour. |
| 16. — 15 Avril. | XII. L'effondrement. |

ABONNEZ-VOUS à l'Humour Français

UN AN - 12 NUMÉROS - 600 PAGES :

3 Fr. 50

Quel avantage avez-vous à vous abonner ?

Nous allons vous le dire.

Si vous remplissez le **Bulletin d'abonnement** que vous trouverez à la **page 47** de ce Numéro 5, vous serez abonné pour un an à dater du **1^{er} Juin 1917** et vous recevrez en outre **gratuitement** tous les numéros parus avant celui-ci, soit **4 numéros**.

Vous paierez donc **3 fr. 50** un abonnement qui vous donne droit à **16 numéros**.

Ainsi vous aurez la collection complète de notre revue.

Or : $\frac{3 \text{ fr. } 50}{16} = 0 \text{ fr. } 22$ par numéro.

EN VOUS ABONNANT vous paierez donc **22 centimes** ce que « l'acheteur au numéro » paiera **30 centimes**.

Le succès qui a accueilli cette innovation lors de l'apparition du précédent numéro a entamé fortement notre stock en réserve.

Le N° 1 en particulier est presque épuisé.

Donc nous recommandons à nos lecteurs qui désirent s'abonner de le faire au plus vite, car aucun des numéros parus ne sera réimprimé.